

REGARDER VOIR

Par GÉRARD LEFORT

Mohamed et Wilma

ls sont beaux. Vraiment beaux. En plus, entre cette belle fille radieuse et ce beau garçon souriant, il y a un rapport qui ouvre à peine les yeux dans les bras de la jeune femme. Ce bébé s'appelle Karin. Elle est l'enfant de Mohamed ben Bouchaïb son papa, et de Wilma Treppel, sa maman. Aujourd'hui,

On imagine un film où Sissi aurait épousé le sultan plutôt que cette choucroute à l'andouille de François-Joseph.

presque personne ne broncherait à la rencontre de ces deux patronymes. Mais le noir et blanc et la facture de ces deux portraits indiquent qu'ils ne sont pas d'aujourd'hui. Ils ont été pris en 1945 et 1946. Mohamed est marocain; Wilma, autrichienne. Ils se sont rencontrés à Bregenz, chef-lieu du Vorarlberg, à la pointe ouest de l'Autriche. Mohamed appartenait à un détachement de l'armée française qui occupait la région. Wilma était une fille du pays. La guerre vient de se finir. L'Autriche faisait partie

du IIIe Reich. Il faut se dire, cependant, que si la guerre n'avait pas eu lieu, jamais Mohamed n'aurait rencon-

tré Wilma, jamais Wilma n'aurait imaginé Mohamed. Sympathique revanche, quand on sait dans quelle estime l'idéologie raciste des «surhommes» tenait tout ce qui n'était pas un bon Aryen. Karin, l'enfant de l'amour contre la guerre. Sauf qu'à lire aujourd'hui le récit de Karin (*Libération* du 4 mars), devenue une dame d'une soixantaine d'années, le poison l'emporte sur l'eau de rose. Les habitants de Bregenz ne sont pas en retard pour murmurer sur le passage de Moha-



Libération du lundi 4 mars.

med, que les parents de Wilma surnommaient, eux, Mimi, et gronder sur son union «contre-nature» avec une fille du pays. Et lorsque l'enfant paraît, les ragots vipérins iront bon train sur cette «mioche de soldat nègre».

On imagine le courage de ces deux amoureux, leur détermination, leur force, leur belle inconscience. Se promener bras dessus, bras dessous dans les rues de Bregenz, aller au ciné, au café, au bal, canoter sur le lac de Constance, vagabonder sur les sentiers de montagne du Pfänder. C'est très joli, le Vorarlberg. On dirait un roman, on imagine un film où Sissi aurait épousé le sultan plutôt que cette choucroute à l'andouille de François-Joseph. Peut être qu'il suffisait que Mohamed sourie, que Wilma irradie, pour que fondent autour d'eux les glaces de la bêtise. Mais l'histoire va être encore plus misérable que les humains.

En 1946, Mohamed quitte l'Autriche, appelé avec son régiment sur
le front d'une autre guerre, coloniale, l'Indochine. Où le soldat Ben
Bouchaïb est tué le 27 mai 1950.
Mourir si jeune pour un pays qui
n'est pas le sien et pour une cause
à plus d'un titre étrangère. A quoi
pensa-t-il, Mohamed, à l'heure de
la mort? Au sourire de Wilma, au
visage de sa fille? Qu'a-t-il vu pour
la dernière fois? Le ciel de l'Indochine qui, parfois, est aussi bleu
que cehui du Vorarlberg, aussi pur
que cehui du Maroc?

Wilma s'est remariée avec un homme méchant. Karin est une vieille dame. Avec sa propre fille, elle est allée en 2006 pour la première fois au Maroc, à Casablanca, sur la piste de son père.

Rêvons. Un soir, lorsqu'elle rentrait à son hôtel, un beau jeune homme a suivi Karin dans les rues de Casa. Karin n'a eu ni envie ni peur. Quand elle s'est retournée, le jeune homme avait disparu. C'était un souvenir, un doux fantôme, dont le souffle tiède a caressé sa joue.